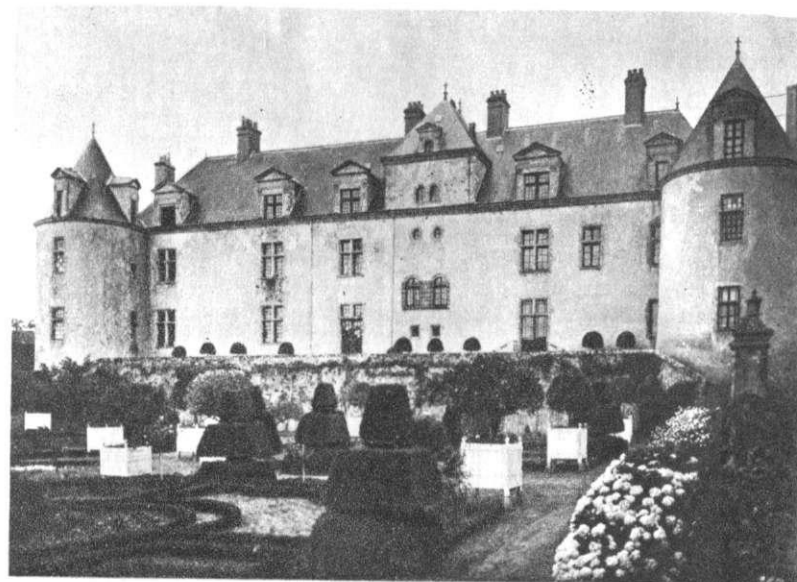


II

FORMATION RELIGIEUSE ET CULTURE INTELLECTUELLE

A la base de la formation religieuse et intellectuelle est le juvénat où, tout en poursuivant les études préparatoires au baccalauréat, l'enfant est élevé dans une atmosphère propre à confirmer ou développer le premier appel à la vocation religieuse qu'il a entendu dans sa famille et que le Prêtre ou le Frère du lieu l'ont aidé à expliciter. J'ai vu maintes fois les juvénistes travailler et s'ébattre soit au château de la Tremblaye, — à sept kilomètres de Saint-Laurent — soit au pensionnat Saint-Gabriel à Saint-Laurent. Ils sont rassemblés dans le premier, pendant trois ans, dans le second, jusqu'à la fin de la première.

Le château de la Tremblaye, construction assez récente, a belle allure, malgré son architecture exagérément tourmentée. De vastes étendues l'entourent où l'été s'épanouit à merveille; profonde sapinière, pelouses où de beaux bosquets surgissent des hautes herbes. Le perron majestueux domine une prairie où scintille l'eau immobile d'un étang. Au fond, des ruines : le lierre en enserre étroitement les murs épais; des



CHATEAU DU BOIS TISSANDEAU
Noviciat des Frères de St-Gabriel.

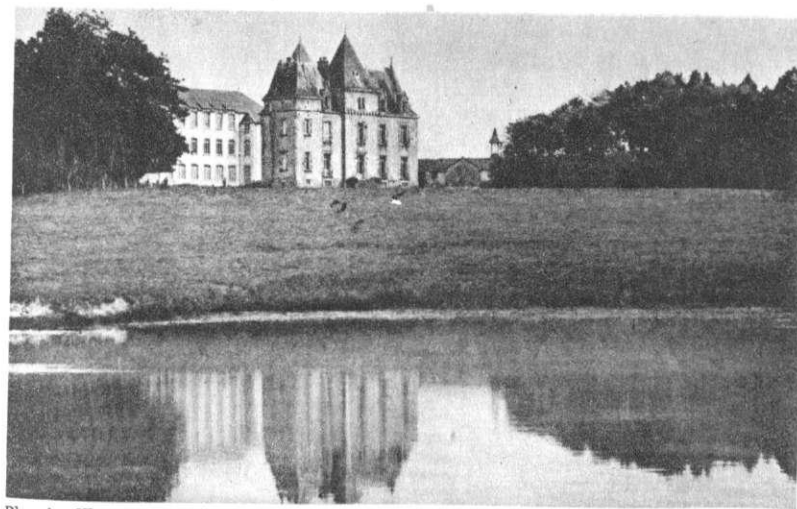


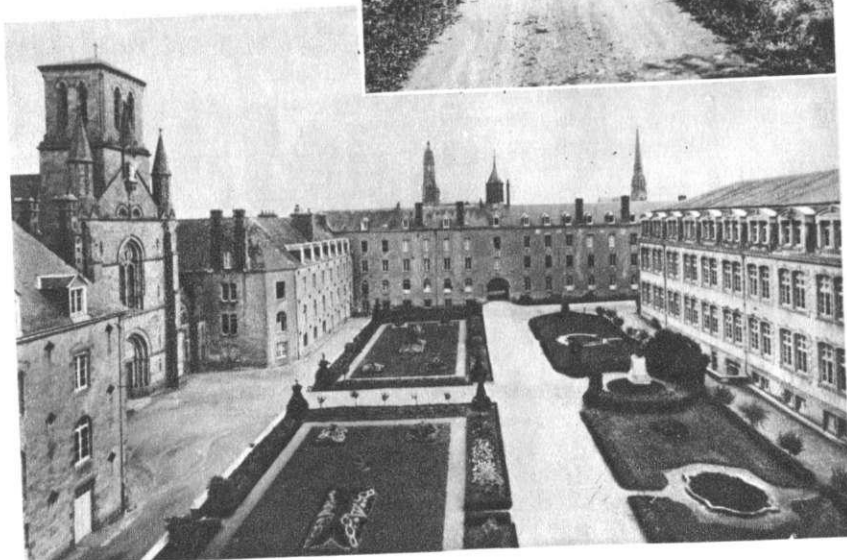
Planche XI

LE SCOLASTICAT ET L'ÉCOLE D'AGRICULTURE
de La Mothe-Achard

douves les entourent, transformées en marais d'où montent, parmi les nénuphars, le cri grasseyant des grenouilles. Ce sont les restes de l'ancien château, détruit pendant la Révolution. Immédiatement au delà du domaine, en bordure d'un chemin, une croix. C'est là qu'après un des plus sévères engagements de la guerre de Vendée fut étendu Lescure blessé.

Ainsi l'histoire glorieuse de leur pays, ici embusquée à tous les tournants, presse de près les petits gars des pays d'Ouest. Des espaces généreux s'offrent à eux, ruraux pour la plupart et habitués au plein air, mais ils ne peuvent s'y ébattre. Une barrière les en sépare. Saint-Gabriel n'a pu malheureusement acquérir autour du château qu'un enclos de médiocre étendue. Il comporte néanmoins un petit bois où se protéger du soleil vertical de la canicule, un terrain de jeux, des dépendances du plus charmant style rustique, dont les bâtiments, allongés en ailes, longent une cour intérieure, propice aux jeux d'hiver.

Au reste, ici, la lumière afflue, la lumière, sœur de l'enfance. Elle ruisselle dans cette classe où je m'attarde, où les bancs s'alignent sous les hauts plafonds d'une des salles du château. Les fenêtres sont ouvertes sur mai triomphant; l'air est plein de chants d'oiseaux. Et c'est plaisir, dans le renouveau de toutes choses, de voir ces jeunes vies épanouies, ces joues rondes, duvetées comme les nids, et ce clair et franc regard que j'aime tant à Saint-Gabriel, où se réfléchit la pureté des cieux intérieurs. Tant de printemps qui, du dehors, rayonne sur les pupitres, doit bien brouiller, parfois, par l'incantation de la nature en fête, l'enseignement du professeur. « De la classe, je vois des canards dans l'étang », écrivait un des enfants à sa mère. « Tu ferais mieux de regarder le tableau noir », répondit la sage Vendéenne. Mais ce n'est là que plénitude heureuse de la santé physique et morale. Ces petits jувénistes sont, dans l'ensemble, fort studieux, me disent leurs professeurs et, aux examens, les résultats sont bons. D'ailleurs, le principe gabrieliste est de se faire du grand air, dont



Plancie XII

LE PENSIONNAT DE SAINT-LAURENT-SUR-SÈVRE
Cour d'honneur.

on sait les vertus, un allié, pour l'éducation des enfants. Rien n'est négligé à cet égard. Pour aménager des dortoirs en ce château, nullement préparé à une destination scolaire, il a fallu abattre des cloisons, éventrer ici, ouvrir là, voire déplacer un escalier. On n'a pas reculé devant l'obstacle. Le résultat ? Des dortoirs nets, aérés, lumineux. Nous voilà loin du collège-étouffoir.

Le réfectoire est au ras du sol, le jardin comme à portée de la main. Je vais à la chaire du lecteur, poussé par ma curiosité professionnelle. Que lit-on cette semaine ? *Une famille de brigands en 1793*. Brigands ! Ainsi les Vendéens étaient-ils appelés par les bleus. C'est la monographie d'une famille paysanne pendant les guerres de Vendée. Le récit est de la grand-mère. Il passionne les enfants. Ainsi les Frères entretiennent-ils sans cesse le souvenir des aïeux, ceux de la croisade immortelle.

A première vue, rien ne distingue un juvénat d'un pensionnat ordinaire. Mais à qui pousse son enquête, une distinction essentielle apparaît vite. Sans doute, le juvéniste ne fait pas partie de la congrégation. Le juvénat n'en est pas moins fondé sur le premier appel divin entendu par l'enfant, plus ou moins nettement, mais certainement, au pays natal ; c'est une préparation au noviciat, un surnaturel apprentissage de l'état religieux, au cours duquel la vocation, chez la plupart, se précise et s'affermi. Le noviciat, formation ascétique, mais aussi exaltation des plus pures ferveurs de la jeunesse, est situé à l'horizon du juvéniste comme le premier but auquel il doit tendre, comme un désirable épanouissement, dans une lumière accrue, de son état présent. La formation qu'il reçoit doit aller, sur tous les plans, à lui en donner pleine conscience.

Et d'abord, l'ambiance familiale, que j'ai notée comme une caractéristique des communautés gabrielistes, l'enveloppe dès son entrée. L'enfant a quitté sa famille naturelle, courageusement, mais le cœur gros ; il en retrouve une autre, qui a la chaleur et, sous l'inévitable discipline, la douceur du foyer. La

sollicitude des Frères s'étend aussi bien à la santé physique qu'à la santé morale des juvénistes. Ils s'appliquent à faire en sorte, jusque dans les moindres détails matériels, que nul regret nostalgique ne lancine l'enfant, et qu'il baigne dans un climat de confiance et d'abandon.

La destination propre du juvénat étant la préparation au noviciat, les études sont un but secondaire, cependant d'importance, la congrégation de Saint-Gabriel étant enseignante. La tendance actuelle, qui va à un approfondissement et à un élargissement du savoir, est de faire passer la première partie du baccalauréat à tout juvéniste avant son entrée au noviciat. On pousse aujourd'hui à élever aussi haut que possible le niveau intellectuel du futur gabrieliste dès le juvénat, à ne pas hésiter, par exemple, à lui mettre entre les mains, pour ses lectures particulières, tel ouvrage, dont la substance à première vue peut paraître trop forte pour lui. Ainsi seraient à la fois provoquées une saine avidité intellectuelle et une salutaire gymnastique de l'esprit.

La formation religieuse, qui s'exprime ici par la préparation spirituelle du noviciat, est la grande affaire, la plus délicate aussi. La note générale est donnée par l'aumônier ; la note particulière, gabrieliste et mariale, par le Frère directeur et les maîtres du juvénat. Le travail essentiel consiste à faire passer l'enfant d'une piété instinctive, transmise par tradition, et généralement limitée à des prières vocales, dont le sens est plus ou moins saisi, à une vie spirituelle véritable, à l'entrée en ligne des puissances du cœur et de l'esprit, à l'union à Dieu par une prière qui soit connaissance et amour. Le tout, bien entendu, à la mesure de l'enfance, ainsi qu'une certaine initiation déjà à la pauvreté religieuse, au dépouillement intérieur. Le sentiment d'une appartenance, non de règle mais d'esprit, à la famille de Saint-Gabriel est également suscité, développé, sans aucune pression indiscrète d'ailleurs. On entraîne l'enfant à l'ascèse

chrétienne par l'examen particulier de chaque jour, d'abord, qui l'engage à pourchasser et à vaincre son défaut habituel, puis par un entretien de quinzaine avec le directeur du juvénat qui lui signale les déficiences à combattre, les bonnes habitudes à contracter. Cet entretien, fait d'ouverture confiante d'une part, de sollicitude affectueuse de l'autre, est le plus efficace moyen d'éclairer et d'approfondir la vocation.

Au bout de trois ans, le juvéniste passe de la Tremblaye à Saint-Laurent-sur-Sèvre. Une partie des bâtiments du pensionnat de Saint-Gabriel est affectée au juvénat, mais le juvénat a son organisation propre, absolument séparée de celle du pensionnat, ses classes et sa cour de jeux. Les juvénistes sont maintenant des garçons de quinze ans. Combien, parmi eux, passeront au noviciat ? On estime aux deux tiers le nombre des persévérants. Il faut donc trois juvénistes pour faire deux postulants (proportion qui n'est d'ailleurs pas absolue, la province du Canada comptant un postulant pour trois juvénistes). Sur ceux qui persévèrent, soixante à soixante-cinq pour cent viennent des écoles des Frères. Fait notable, car il signale l'importance des écoles pour le recrutement ; il est un témoignage de la valeur de l'exemple. A l'école, comme d'ailleurs au juvénat, les juvénistes ont sous les yeux l'exacte image de ce que seront leur vie religieuse et leur apostolat, s'ils se décident à faire le grand pas. Elle est, cette image, assez séduisante pour être le plus entraînant des facteurs de recrutement. Il y a là encore une formation pédagogique dont on ne saurait sous-estimer l'importance. Le juvéniste voit enseigner selon la méthode qu'il appliquera lui-même.

Chaque province et chaque district a son juvénat, entretenu par sa province et son district. Le recrutement de la province de l'Ouest est, pour le plus fort contingent, des départements de Vendée et de Loire-Inférieure, avec un certain nombre de Bretons.

Il y a encore peu d'années, le juvéniste passait postulant à quinze ans. En 1942, il fut décidé qu'il ne

sortirait du juvénat qu'à seize ans. Il n'en peut sortir aujourd'hui qu'à dix-sept. Cette modification porte plus loin qu'on ne pense. Le juvéniste de quinze ans n'est encore qu'un enfant ; celui de dix-sept est un commencement de jeune homme. Il est bien davantage à la mesure des résolutions définitives qu'il va avoir à prendre, des graves pensées où il est introduit. D'autre part, celui qui a préparé son baccalauréat a largement, désormais, la possibilité de passer les examens de la première partie avant d'entrer au noviciat. C'est une simplification considérable, sans parler de la valeur de ce complément d'études, pour une formation intellectuelle plus mûrie, dont son noviciat bénéficiera.

La nécessité d'une formation intellectuelle et religieuse plus approfondie, et par là plus solide, a imposé cette réforme. D'une telle nécessité, le Frère provincial de la province de l'Ouest, le Frère G..., était convaincu de longue date. L'âpreté de la vie d'enseignement, surtout conçue à la manière gabrieliste, le « totalitarisme » du dévouement requis — toute la vie, toute la personne du professeur étant absorbées dans la vie de l'enfant — le surmenage physique et moral qui en résulte, requièrent des esprits bien nourris et des âmes fortes, ascétiques, éprises de perfection. Il faut encore compter avec la situation de ces petits groupes de Frères — trois ou quatre au plus — dispersés dans les bourgs de la province, ne recevant forcément que de temps à autre le réconfort et le stimulant de la visite du provincial, ne reprenant contact avec la grande communauté qu'au moment des retraites et des vacances. On voit assez, sans qu'il soit besoin d'y insister, le danger de repliement sur soi, de découragement, de lassitude, d'amenuisement moral, de dessèchement spirituel que comportent de tels cas, les plus nombreux, de beaucoup, dans l'Institut. Un déchet excessif, trop d'abandons de la vie religieuse ont manifesté que ce danger n'est pas illusoire. Un tel apostolat, vu du dedans comme du

dehors, demande un ensemble de qualités acquises et de vertus que peut seule donner une formation religieuse très poussée. Enfin, face à un monde qui se matérialise à toute vitesse et, par ailleurs, perfectionne de plus en plus son équipement scientifique, il importe de poster au bon endroit, qui est l'école, des religieux avertis des besoins et des exigences de leur temps, aptes à y faire face, et à représenter, comme il convient, l'éminente dignité et la fonction salvatrice de la pensée catholique.

Comme j'ai visité le juvénat, j'ai fait du noviciat. J'y ai passé, à deux reprises, des heures enchantées. La règle de Saint-Gabriel nomme expressément, parmi les protecteurs de l'Institut, les anges gardiens. Celui qui assiste le Frère G. se montra singulièrement tuteur et bienfaisant le jour où il le conduisit au château du Boistissandeau, l'actuel noviciat, enfoui dans la paix divine des collines, des vallons et des bois. Et cet ange gardien, que l'activité dévorante du Frère Provincial doit provoquer à de continuelles initiatives, avait certainement des complicités célestes auprès de la comtesse de la Morinière et de Mlle Henriette, sa fille. La châtelaine du Boistissandeau, en qui s'obstine la distinction de la vieille France et qui, en l'année où j'écris, porte ses quatre-vingt-huit ans avec une jeunesse impérissable, a compris, de tout son cœur généreux, la portée d'une œuvre telle que celle du noviciat qui en conditionne tant d'autres. Elle lui a fait le don fastueux du château et de son cadre. Elle ne s'en est réservé, pour elle et les siens, qu'une partie. Sa discrète bienfaisance s'exerce en mille attentions délicates à l'égard de ces jeunes aspirants à la vie religieuse qu'elle considère comme ses enfants et qui le sont en effet, non sur les registres de l'état civil, mais sur ceux du Royaume de Dieu. Elle vit ainsi toute proche du grand travail intérieur qui s'opère ici, saturée d'une atmosphère spirituelle dont elle est bien faite pour comprendre la noblesse et la fécondité.

A peine avais-je quitté la route des Herbiers à Chan-

tonnay, au lieudit du Loup-Blanc, pour prendre l'avenue descendant au noviciat, que j'étais déjà saisi par le génie du lieu. Cette avenue est une des merveilles de ce vieux pays. Longue de neuf cents mètres, elle aligne, sur plusieurs rangées, hêtres, charmes et maronniers opulents dont le feuillage d'été est comme la voûte d'une cathédrale mouvante. Je n'aperçois le château qu'après l'avoir suivie de bout en bout. Il est en effet situé en contre-bas, à mi-coteau. Au lieu de chercher, comme ses pareils, un point de domination, quelque orgueilleuse éminence, il épouse étroitement l'humble terre, le taillis, la courbe modeste de la colline. Cette disposition discrète et, dirait-on, confidentielle, comme elle convient à sa présente destination ! *Deposuit potentes de sede* mais aussi *exaltavit humiles*. Le Boistissandeau n'en conserve pas moins allure de noblesse et de grandeur. Oui, le beau château que voilà !

La cour d'honneur est encadrée face à l'allée par une grille, au fond par le corps de logis, à droite par des communs d'une charmante ordonnance, prolongés d'une chapelle au curieux clocheton ; à gauche, par une construction neuve, où l'on s'est appliqué, avec une intention méritoire et un résultat relativement heureux, à rester dans le style de l'ensemble qui est de la fin de la Renaissance, donc d'une sobre architecture, avec des fenêtres à meneaux et portes à plein cintre. Un seul étage, que coiffe un toit d'ardoises percé de quatre lucarnes à fronton triangulaire. Le centre de la façade, avec ses armoiries, son horloge, est flanqué à hauteur du toit par une tourelle ronde, en encorbellement, délicieusement imprévue. Le bâtiment latéral de gauche a respecté une partie des servitudes qui faisaient autrefois exactement pendant à celles d'en face. C'est qu'une large dalle de granit, d'émouvante mémoire, y fait saillie. Sous l'ancien régime, elle servait de montoir pour les dames et les cavaliers, partant à la chasse à courre. La grande Révolution l'a transformée en pierre sacrificielle pour

ses cultes monstrueux. Là, en effet, le 31 janvier 1794, fut égorgée Mme d'Hillerin, ancêtre par alliance de la comtesse de la Morinière, tandis que les hussards de Travot abattaient ses deux filles dans la cour d'honneur, à coups de pistolet et de mousqueton.

*Hue! et hue! et hue!
Qui ne les a vues...
Fières amazones
Sur leurs palefrois
Dans les grands arros
Des tièdes automnes...*

Ainsi chantait le Frère Armand-Joseph, premier assistant de Saint-Gabriel et disciple de du Bellay, au cent cinquantième du massacre. Rien décidément ne manque aux bienheureux novices du Boistissandeau. Les souvenirs austères et exaltants de l'épopée lointaine s'unissent, dans le plus aimable des paysages, aux enchantements des saisons.

Mais ma plus belle surprise fut la façade du château qui regarde les jardins et le vallon. Elle est flanquée de deux tours dont on n'aperçoit, côté cour, que les toits pointus. De leur rotondité puissante, elles en compensent la grâce presque trop légère. Une terrasse, large de quelques mètres, dont les dalles descélées laissent pousser, dans les intervalles, les fleurs et les plantes, domine un parterre à la française, tracé par un élève de Le Nôtre, où des ifs centenaires, taillés en figures géométriques, piquent leurs sombres silhouettes. Et ce parterre s'achève en une autre terrasse d'où l'on peut rêver devant un paysage très bucolique; d'un côté des arbres de haute futaie qui entourent une pièce d'eau dormante; en face, une colline, des champs, les folles herbes; tout en bas, un moulin avec son bief dont l'épanouissement donne un semblant d'importance au petit Lay qui s'affaire, presque invisible au fond du vallon, ruisseau en vérité qu'on ne pourrait dénommer rivière qu'au pays

du Tendre. De l'autre côté, s'étendent les potagers, encore des ifs taillés, une charmille...

Mais quoi! Les novices ont-ils temps et goût pour rêver comme j'ai fait, accoudé à ma fenêtre, tandis qu'une lune impeccablement ronde, stylisée comme les ifs, en faisait ressortir, en rudes ombres, l'immobile procession? La vie de ces jeunes gens est en effet toute répartie entre les profonds sommeils de la bonne conscience, les prières, les études religieuses et des jeux enragés. C'est même sous ce dernier aspect de leur activité que je les ai d'abord surpris. Je ne crois pas avoir jamais vu lancer le ballon, le rattrapper, le talonner avec une telle fougue, et en un si furieux envol de soutanes. Mais où mon admiration, mon ébahissement ont atteint leur sommet, c'est à les voir aménager pour le basket-ball un terrain conquis, à muscles hypertendus, sur une vaste pièce de taillis. Le taillis rasé, ils éventraient la colline. Juste ciel! Se peut-il que l'on remue tant de terre en si peu de temps! Comment douter qu'il y eût là beaucoup de vertu associée à une belle hérédité paysanne? Ici et là, c'était, à coup sûr, témoignage d'une magnifique santé physique et morale... Un coup de sifflet du maître des novices ou du professeur et le jeu se figeait soudain; les novices se rassemblaient autour de moi pour une conversation franche et joyeuse, pleine d'abandon. Quoi de plus frappant que leur gaieté? Elle n'est autre que l'effervescence ingénue et ardente d'âmes très pures, l'écho de leur félicité intérieure, « Cher Frère », disait un jour un novice au directeur, je suis si content que je voudrais chanter! » L'heure de la récréation ou de la conversation passée, les voilà qui s'égrenent au long de l'avenue, isolés, silencieux, le chapelet à la main, comme autant d'ombres méditatives.

J'ai longuement parlé d'eux avec leur maître des novices, le Frère J... Il a répondu à mes questions avec une ouverture totale. C'est un esprit fin, délié, apte à se retrouver parmi les changeantes nuances et les

replis du cœur humain, où tant se perdent comme en un labyrinthe, un religieux à la fois profondément soucieux de la formation ascétique et très averti du caractère de la nouvelle génération et des besoins des temps nouveaux. Nul ne pousse plus que lui à l'approfondissement du monde intérieur ; nul ne croit davantage que le noviciat ne doit pas être un étouffoir, qu'il le faut aérer, en ouvrant des avenues à l'initiative individuelle, et de larges perspectives sur la vie de l'esprit dans le monde. De fait, il n'est point ici d'airs penchés, contractés, de mains dans les manches, d'yeux baissés hors de propos. Si le Frère J... obtient qu'il en soit ainsi, ce n'est point par l'effet d'une consigne, mais par l'atmosphère spirituelle vivifiante que dégage sa doctrine.

Je retrouve bien entendu les caractéristiques générales du tout noviciat : expériences divers qui tendent à former à l'humilité, à l'obéissance, prudence à l'égard des voies extraordinaires. Les mortifications corporelles sont interdites, sans autorisation spéciale ; on voit assez les graves inconvénients qu'elles auraient pour des jeunes gens de cet âge déjà soumis à un règlement austère, dur à la nature. C'est à la mortification intérieure surtout qu'on les provoque. Leur maître, interprétant d'ailleurs ainsi la spiritualité gabriélite, m'indique comme traits majeurs de la formation poursuivie : la piété, la franchise, la simplicité, la charité fraternelle, la gaieté. Il n'a certainement pas à imposer celle-ci ; elle fuse de toutes parts, témoignage spontané de consciences pures et de cœurs en paix. Elle ne doit pas nous donner le change sur le profond sérieux de l'œuvre intérieure. Postulants pendant six mois, novices pendant dix-huit mois, ils passent ces deux ans au noviciat, sans contact avec le monde, sans vacances au dehors. On sait assez le prix attaché par la spiritualité ignacienne à l'ascèse, à la mort à soi-même. Or c'est sur elle que se fonde la spiritualité du noviciat gabriélite, sur un entraînement constant de la volonté à la victoire sur ses mau-

vais penchante, à la traque minutieuse des défauts les plus subtilement camouflés. C'est une tâche austère et qui ne connaît point de répit. Ajoutez à cela une retraite de dix jours tous les six mois, l'exclusion de toutes études profanes dans les matières d'enseignement qui sont : la vie de Jésus-Christ, l'Histoire Sainte, l'Histoire de l'Eglise, l'ascèse d'après les grands auteurs spirituels, le catéchisme qui est en fait un exposé assez poussé de la doctrine catholique.

Si les directives générales sont immuables, l'action propre de chaque maître de novices se discerne aisément. Celle du Frère J... va à desserrer ce qui serait trop tendu, à assouplir ce qui serait trop sévère, trop strict. Un des graves inconvénients d'un système trop rigide et trop uniforme, qui ne laisserait aucun jeu à la personnalité, serait de favoriser le manque de franchise, voire l'hypocrisie. De jeunes religieux, ainsi formés ou plutôt déformés, mis ensuite en contact avec la vie, risqueraient fort de faire, tôt ou tard, sauter le moule, rejetant le bon du même coup que le mauvais. Le Frère J... mène une guerre persévérante au formalisme collectif et favorise, dans toute la mesure où la règle, le bon ordre extérieur ou intérieur n'en souffrent pas, l'action individuelle. A cet égard, une de ses innovations est bien significative. Il a autorisé la formation d'un cercle d'études où, entre eux, hors la présence de tout directeur, les novices reprennent les grands thèmes religieux du noviciat, pour se fortifier de leurs expériences réciproques, trouver de nouveaux moyens de perfectionnement intérieur. Cela aboutit pour chacun à une étude sur la question traitée. Les meilleurs travaux, et les plus personnels, sont lus dans une réunion générale du noviciat. Sur cette séance, un novice fait un rapport, soumis au Supérieur général, qui approuve ou freine telle initiative, en propose une autre... La vitalité du cercle est grande. L'émulation y fait merveille. Le Frère directeur m'en a donné un exemple typique. La pratique de la coulpe avait été supprimée : on avait dû se rendre compte

qu'elle aboutissait à un mécanisme verbal, où l'âme ne s'engageait pas et, le collégien survivant chez le novice, devenait une occasion à malicieuses observations, à taquineries fort innocentes mais assurément dépourvues de valeur ascétique. Or, en cercle d'études, les novices décidèrent de demander le rétablissement de la culpé ; il le leur fut accordé. Faite depuis avec un profond sérieux, dans le plus pur esprit de pénitence, de réparation, d'humilité, de charité fraternelle, elle est un nouvel élément de progrès intérieur. Voilà qui suffirait à justifier la méthode, hardie et sage, du Frère directeur. La personnalité de chacun concourt au bien de la communauté. Il en va ainsi, parce que cette jeunesse aime le Christ, brûle de le servir et qu'elle a la générosité à la fois de son âge et de la vertu. C'est parce que le Frère J... le sait qu'il lâche la bride, quitte à la reprendre, quand il convient, d'une main dont la fermeté égale la douceur. Ce n'est pas lui qui méconnaîtra jamais, chez ses jeunes disciples, l'humain et les légitimes exigences de l'humain. Cela le rend également très attentif à la part du jeu, de l'exercice physique, du sport. Il attache le plus grand prix à la valeur, morale autant que physique, de cette détente. Cet espace, que j'ai vu transformer en un magnifique terrain de sport, ce n'est pas un à-côté, mais un élément essentiel de sa tâche formatrice. Par là, il ne rejoint pas seulement une des vues justes de son temps, mais l'éternelle sagesse.

J'ai demandé au Frère directeur quelle est au juste la prise du maître des novices sur ce qui est de l'âme. En principe, me dit-il, n'étant pas prêtre, il doit diriger sur ce qui est de l'extérieur seulement, en l'espèce sur le défaut apparent et en tant qu'il apparaît. Il est du rôle proprement sacerdotal de l'aumônier, et du seul aumônier, installé en permanence au noviciat, d'entrer dans le fond des consciences, sans cependant entamer la fonction de direction générale qui appartient au seul maître des novices. Si je m'en tenais à la théorie, cette distinction me paraîtrait bien subtile. Le

novice, par exemple, ne doit-il pas, une fois par semaine, rendre compte au maître des novices de la façon dont il a pourchassé son défaut principal ? Comment cela se pourrait-il, sans que l'intime de la conscience soit mis à nu ? Mais en pratique, les choses s'arrangent pour le mieux, les principes étant saufs : noviciat et novices sont bien ce que le maître des novices les fait. Ce qui est d'aveu obligé au confessionnal de l'aumônier est généralement de confiance spontanée et confiante auprès du maître des novices, quand celui-ci, comme c'est le cas, justifie leur confiance. Ainsi son influence ne manque-t-elle pas de s'exercer en profondeur, jusque dans les cas délicats que pose une puberté en plein éveil. Je note en passant l'extrême et salutaire franchise avec laquelle ces cas sont traités quand ils viennent à surgir. Sur ce plan comme sur les autres, l'intelligente direction du Frère J... n'a pire ennemi qu'une dissimulation, un trouble inavoué dont les conséquences sont toujours néfastes. Le clair soleil doit régner ici partout. Pas de coins d'ombre !

Les études religieuses sont menées avec le souci croissant — assez récent, disons-le aussi — de les accorder aux dernières recherches des meilleurs spécialistes de notre temps, au lieu de s'accrocher à des manuels vieillis, excellents pour leur époque, mais qui, fond et forme, ne conviennent plus aux intelligences d'aujourd'hui. C'est ainsi que la *Vie de Jésus-Christ* de l'admirable P. de Grandmaison triomphe au noviciat du Boistissandeau, et j'ai pris acte, avec une joie sans mélange, de la ferme intention du Frère J... de garnir les rayons de la bibliothèque des meilleurs ouvrages de cette renaissance littéraire catholique qui, dans tous les genres, s'est épanouie durant l'entre-deux-guerres. N'a-t-elle pas fourni, notamment, une production hagiographique, drue et vivante, qui a renouvelé le genre, en rétablissant les droits de la vérité totale dans l'histoire religieuse et en n'oubliant pas l'humain chez le saint ? Une conférence que j'ai donnée là-dessus aux novices m'a montré

combien ils étaient ouverts à ces nouvelles formules. Au reste, leurs maîtres, choisis avec le plus grand soin, sont les premiers à les encourager. C'est une belle équipe d'entraîneurs, dont le rôle et l'influence, aux côtés du directeur du noviciat, dont on ne saurait les séparer, quand il s'agit tant de la formation des novices que des résultats acquis, sont considérables. L'un d'eux enseigne Histoire de l'Eglise, français, méditation de formation, un autre la vie de Jésus-Christ, la musique et le chant, le troisième l'Histoire Sainte et le dogme. Les études montfortaines sont, par ailleurs, vigoureusement activées aujourd'hui. Ce que le magistral *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* de Montfort présente d'interprétation difficile est éclairé aux novices par des commentaires fort pertinents.

Ma visite au Boistissandeau doublait mon désir de surprendre en plein travail le scolasticat de la Mothe-Achard. Je m'y suis rendu avec le Frère Provincial. C'est bien ainsi, car ne vais-je pas au cœur d'une de ses plus chères pensées ? C'est au scolasticat que s'achève et s'épanouit cette réforme si importante qui recule de quinze à dix-sept ans l'âge de sortie du juvénat, et porte de dix-huit mois à deux ans la durée du noviciat. Quant au scolasticat, la même volonté d'approfondissement de la formation le fortifie d'une année complémentaire. Si le scolastique a passé avec succès, avant le noviciat, la première partie de son baccalauréat, la durée du scolasticat sera pour lui de deux ans (une année de philosophie, une année complémentaire) ; s'il en va autrement, il fera sa première au scolasticat où il restera donc trois ans. Voilà qui est bien fait pour freiner heureusement les généreuses mais excessives avidités d'apostolat immédiat et substituer à l'appel prématuré du champ de bataille cette préparation longue qui mûrit l'esprit, l'enrichit et fortifie l'âme pour les futurs combats. Là encore, le principe des Frères de Saint-Gabriel rejoint celui des Jésuites : tout allongement du temps de formation

est un gain pour l'esprit. Je ne sais signe plus frappant de la vitalité de Saint-Gabriel, plus sûre garantie de son avenir que cet énergique mouvement qui, en pleine période difficile, concentre ses jeunes forces sur la source première de tout Institut religieux : la vie intérieure, celle de l'âme et celle de l'intelligence.

Le Frère G... a voulu cela pour sa province de l'Ouest, de cette volonté qui est sa marque, calme et douce, mais imbrisable et toujours prête aux attentes et patientes nécessaires. S'il a dépassé cet âge qui, pour parler comme Paul Claudel, est entre le printemps et l'été, c'est de peu, et d'ailleurs sa figure franche, ouverte et cordiale, rayonne de l'optimiste jeunesse des hommes d'action. J'aime cette manière allègre dont, son dessein étant arrêté, il passe à l'exécution. Il est de ceux qui pensent que la difficulté est plus qu'à moitié vaincue dès qu'on l'a virilement acceptée. Mais il ne confond pas l'action avec l'agitation ; ses décisions ont longuement macéré dans l'observation quotidienne et perspicace, dans la réflexion, la méditation. La décision arrêtée, sa faculté de débrouillage, son entregent, son sens pratique, une diplomatie qui s'ignore, mais donne à chacun son dû, l'aura de sympathie qui l'entoure, cet entrain juvénile qu'un jugement sûr et pondéré ne laisse jamais extravaguer, tout cela fait merveille. Et, en auto, à motocyclette, en express ou en l'un de ces « tortillards » de province qui épousent tous les méandres des chemins vicinaux, il fonce sur les quatre points cardinaux. Dieu sait si les difficultés abondent au temps où j'écris ceci ; Frères déportés ou prisonniers manquent à tant de postes ! La mobilisation continue de vider les maisons, de décimer les cadres. A peine un trou est-il bouché que s'en ouvre un autre. Rien ne démonte le Frère G... Alors que le radoubage suffirait à l'absorber, il s'occupe en outre de construire, comme si la paix régnait à tous les horizons. Si vous vous en étonnez, il éclate en l'un de ces rires sonores et communicatifs qui lui sont familiers et sèment la confiance et l'espoir.

Il m'a donc accompagné à la Mothe-Achard et, chemin faisant, je l'ai pressé de me dire en quoi consiste l'année complémentaire dont il a doté le scolasticat.

Le scolasticat, me dit-il, met l'accent sur la culture intellectuelle. L'année complémentaire est destinée à parfaire la formation humaine des jeunes Frères, à achever leur culture première. Mais le Frère Provincial insiste sur le fait que les études profanes, et les vérités qui en découlent, n'ont de valeur exaltante qu'intégrées aux vérités transcendantes. « L'humanisme qui s'arrête à la science, affirme-t-il, n'est que de surface et indigne de celui qui fait profession de tendre à la perfection. » Aussi les études religieuses, y comprise la fréquentation des grands mystiques, seront-elles la première des trois disciplines principales de l'année complémentaire. Elles porteront surtout sur le dogme « dont les âmes ont besoin pour assurer leur foi ». Dans le choix des thèmes dogmatiques, les maîtres pourront s'inspirer des circonstances, en traitant, par exemple, dans une année marquée par la guerre et la misère générale, du dogme de la communion des saints. Parmi d'autres sujets recommandés sont les encycliques pontificales — celle sur l'éducation notamment. Est encore proposée l'étude littéraire, ascétique et mystique de certains offices liturgiques, de certaines hymnes, de certains ouvrages de Grignon de Montfort. Les problèmes les plus actuels de la sociologie catholique sont également en chantier : Laïcité et école libre — Liberté chrétienne — Les catholiques dans les lettres, à la tribune et dans la presse — La question de la lecture — Les mouvements spécialisés d'action catholique... La seconde discipline majeure est la métaphysique, entendue au sens thomiste « grand cri de l'âme humaine en direction de Dieu ». Saint Thomas doit être le maître à penser du scolasticat ; un tel principe est aussi conforme aux directives de l'Eglise qu'au mouvement propre de Saint-Gabriel. Le conseil provincial a ré-

cemment décidé que la fête de saint Thomas serait la fête patronale du scolasticat. Une séance doit exalter ce jour-là la vocation d'éducateurs chrétiens dont saint Thomas est un exemple lumineux et parfait. A droite et à gauche de la voie tracée par le Docteur Angélique, le maître ne manquera pas « de faire admirer les horizons particuliers des grands penseurs chrétiens »... Les études pédagogiques complètent le cycle principal. C'est, en quelque sorte, « l'apprentissage du métier d'instituteur et d'éducateur ». Histoire et méthodologie en sont les pièces maîtresses.

Enfin, l'année complémentaire comporte un certain nombre de disciplines secondaires : Littérature supérieure et exercices de composition — Art religieux — Folklore — Notions d'enseignement agricole et d'enseignement nautique (nombre d'écoles tenues par les Frères se trouvant sur la côte) — Notions de commerce et de comptabilité — Musique et peinture — Levées de plans et arpentage — Essais de monographies locales — Préparation de conférences — Causeries à but religieux, apologétique et moral — Education physique...

Ce tour d'horizon donne bien l'idée de la richesse du programme. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'approfondissement des matières. On n'en peut donner, en une année, qu'une vision rapide. Mais celle-ci suffit à en imprimer dans les jeunes intelligences les notions essentielles, à leur donner le goût des grands paysages de l'esprit, à exciter et orienter leurs curiosités intellectuelles, à leur fournir les thèmes initiaux d'une culture générale que leurs lectures et leurs études, plus tard, pourront compléter, dans le sens indiqué au scolasticat. J'admire l'ampleur de vues dont témoigne une telle conception, la valeur humaine de ce programme, sa valeur actuelle. Cette largeur d'esprit, le Frère Provincial, d'ailleurs, la recommande aux maîtres ; il désire « que les maîtres aient conscience de parler à des hommes, et que les jeunes sentent qu'ils sont traités comme tels et non plus conduits en

enfants et que grandisse en ceux-ci le sens de leur responsabilité, fait de liberté et de conscience individuelle, afin qu'ils soient ainsi préparés à la vie personnelle et réfléchie qu'ils auront à mener bientôt ».

Ainsi, en arrivant au scolasticat, je suis bien renseigné sur l'âme neuve qui l'anime. Je sais bien que ce programme non seulement n'a pu produire encore ses effets, mais que la réalisation en est encore à l'état d'ébauche. L'organisation décidée d'une année de cours complémentaire démarre à peine, au milieu de difficultés inouïes, nées des répercussions de la guerre. J'arrive aux débuts d'une expérience, et même d'une expérience provisoirement suspendue. Sur sept scolastiques entrés dans le nouveau régime, six sont partis, après trois mois de cours seulement, pour remplacer, dans les écoles, des Frères fraîchement mobilisés. L'autre est en instance de départ. Enfin je ne trouverai que vingt scolastiques au lieu de soixante qui est l'effectif normal. En ce mois de janvier, où je visite le scolasticat, celui-ci est privé des jeunes Frères que, sous l'autre régime, il eût reçu six mois plus tôt et qui ne seront là qu'en novembre. Enfin, il y a encore des jeunes gens, entrés au noviciat à quinze ans, qui, par suite, n'ont pu passer leur première partie de baccalauréat avant le noviciat et doivent le préparer ici. L'atmosphère n'est donc encore, à aucun titre, celle que l'on attend de la réforme quand elle aura joué à tous les échelons. Ce ne sont donc pas des résultats que je viens enregistrer, mais des impressions sur le nouveau régime.

Je me persuade sans peine, en tout cas, qu'il se développera dans un cadre parfait. A un bon kilomètre de la Mothe-Achard, gros bourg proche de la côte vendéenne et de la Roche-sur-Yon, sur un plateau de hauteur médiocre, mais d'où l'on domine de vastes étendues, se dresse le château où sont les services de l'économat, l'aumônerie et les chambres des hôtes de passage. Ce n'est pas le Boistissandeau, grave, puissant, chargé de souvenirs lointains, mais un joli petit châ-

teau Renaissance, de style parfait d'ailleurs, élancé, coquet sous son toit d'ardoises blanches. Derrière, s'allongent deux constructions importantes, sobres et bien conçues, dont l'une abrite les scolastiques et leurs professeurs, l'autre l'école d'agriculture qui est une des gloires de Saint-Gabriel. Ce sont deux petits mondes bien distincts qui ne fusionnent qu'à la chapelle, pour la messe quotidienne et les offices du dimanche. Encadrant, en demi-cercle, cet ensemble architectural, un bois de haute futaie justifie la dénomination du domaine : Notre-Dame-de-la-Forêt. Quatre-vingts hectares de terrain, dont, pour la plus grande part, les Frères de l'école d'agriculture ont fait un terrain d'expérience agricole qui appuie leur enseignement théorique et, quant à la perfection des méthodes employées et à l'excellence, en qualité et quantité, du rendement, offre peu d'équivalents.

Ecole catholique — où l'instruction et la formation religieuse, morale et sociale des élèves tient une place insigne — école professionnelle — école d'enseignement général (correspondant au programme des 2^{es} et 3^{es} années des écoles primaires supérieures), l'Institution agricole de Notre-Dame-de-la-Forêt est ouverte en principe aux jeunes gens de quatorze à dix-sept ans qui entendent se former à l'exploitation ou à la direction de domaines agricoles. Le cours d'enseignement agricole est très poussé, les travaux pratiques ne le sont pas moins ; ils bénéficient d'un champ d'expériences étendu. Cinq centres les sollicitent : expérimentation agricole (essais comparatifs d'engrais, de semences et de plantes cultivées) ; expérimentation de céréales (étude comparative de vingt à vingt-cinq variétés de blé) ; station viticole (étude des hybrides français pour la Vendée) ; arboriculture fruitière ; poste de météorologie agricole. Je ne puis entrer ici dans le détail des multiples et souples méthodes de pédagogie sur le vif qui sont ici mises en action. Il y faudrait tout un chapitre qu'il conviendrait d'ailleurs de laisser à de plus compétents. Sensible aux voix subtiles, aux incantations qui

montent des prairies et des bois, je serais, la bêche à la main, le plus impuissant des hommes. Mais les paysans de Vendée, acharnés à leur terre, témoignent de ce que vaut l'Institution. Certains jours de l'année où les syndicats agricoles s'y rassemblent, ils sont un bon millier qui visitent, observent, comparent et finalement sentent s'ébranler en eux et s'effriter les obstinations de la routine. Tel résultat les convainc, plus que tous les discours, de l'excellence de tel procédé nouveau. Eux qui font si bien, ils comprennent qu'ils peuvent mieux faire. Au surplus, ils entourent d'une haute estime de connaisseurs, d'une admiration fondée en expérience, le Frère S.-M., directeur de l'Institution. C'est un maître en la matière, dont l'avis fait autorité dans toute la région. Il m'a développé quelques-unes de ses vues, avec un brio et une abondance magnifiques. Je suis sorti de cet entretien, tout étourdi d'une compétence qui me dépasse de toutes parts. Sur un point du moins, j'ai pu me donner, de la bonté de l'Institution, une conviction personnelle et victorieuse. Le Frère S..., dont j'ai apprécié les multiples curiosités intellectuelles, est aussi, de par une profonde hérédité, un maître vigneron. Je fus avec lui visiter le chai. De tonneau en tonneau, l'éprouvette, que maniait sa main experte, happant dans les flancs ventrus le soleil de la vigne, en versait dans mon verre tendu le contenu généreux. Délicieuses minutes où j'éprouvai qu'en effet le vin réjouit le cœur de l'homme. Mais bientôt une chaleur excessive en mon être intérieur m'aver-tit de fuir le sort de Noé.

J'ai passé à la Mothe-Achard six jours en conversations effervescentes, tantôt au coin d'un feu de bois, tantôt, si le soleil dissipait quelque peu la brume glacée, en marchant au long des allées, entre les hêtres somptueux que battait l'aile des corbeaux. Chaque professeur m'a livré ainsi sa pensée, avec cette simplicité qui me change agréablement des propos mondains, conventionnels et hypocrites. Tel, que les lettres et la philosophie enchantent et qui s'y meut avec une

égale aisance, et une pensée fort personnelle et même savoureuse, n'a aucune peine à capter l'attention de ses étudiants. Tel autre témoigne de l'extrême souplesse d'un esprit, très original, lui aussi. Ses compétences sont multiples, car il est d'une avidité, pour parler comme la comtesse de Noailles, innombrable. Il professe la littérature en première, mais, en cours complémentaire, avec une égale aisance, l'entomologie, la botanique, la géologie, l'agriculture, et surtout la méthodologie. Ce qui me frappe, chez ses collègues comme chez lui-même, c'est l'humanité dont ils pénètrent leur savoir. Trop de professeurs sont des cérébraux congestionnés. Eux, ils restent proches de la nature et du cœur humain, de l'âme qui leur importe par-dessus tout. Par là, comme par la variété des disciplines professées, ils sont en réaction saine contre le mortel abus de la spécialité.

Le Frère J. de M., directeur du scolasticat, est, lui, centré surtout sur l'âme de ses scolastiques. Il y a dans sa distinction native, que la vie intérieure spiritualise, comme une réserve, mais qui n'est qu'apparente. Le tact de l'esprit, la délicatesse du cœur, aux sensibles antennes, une certaine défiance de lui-même, j'imagine, le défendent, peut-être avec quelque outrance, contre toute expansion en gestes ou paroles. Ce ne peut paraître froideur qu'à ceux qui sont dénués de sens psychologique, ou que la timidité retient eux-mêmes. Certaines pudeurs excessives de l'âme peuvent bien en voiler les riches réserves de charité aimante, gardées dans le secret ; elles cèdent vite à qui se livre avec une confiante franchise, et c'est grand bénéfice pour qui s'y est dé-cidé. De fait, je tiens du Frère Directeur des précisions abondantes et significatives.

Je n'en veux retenir ici qu'une. Il me laisse entendre que les vies de saints n'ont pas, auprès de ses scolastiques, tout le succès qu'on attendrait en principe d'une telle lecture en un tel milieu, et qu'eux-mêmes souhaiteraient leur faire. Cela — vrai du moins de cette année scolaire 1943-1944 où je m'informe — ne laisse pas

de m'intriguer. J'ai prié le Frère Directeur de faire une enquête. Il s'y est prêté avec une parfaite bonne grâce. Des questions ont été posées à tous les scolastiques. « Aimez-vous les vies de saints en général ? — Quelles vies de saints avez-vous lues ? — Lesquelles préférez-vous ? — Quelles vies de saints n'aimez-vous pas ? » Et les intéressés ont répondu.

J'ai sous les yeux ces feuillets. Ils m'ont pleinement rassuré. La preuve est faite que, si les vies de saints ne sont pas aimées des scolastiques, la faute n'en est pas au saint mais à l'auteur. Les responsables sont les écrivains — généralement ecclésiastiques — de l'ancienne formule, fort rares aujourd'hui, Dieu merci ! Ils nous présentaient des saints tout faits, des saints en série, qui n'avaient pas de défauts, pas de personnalité propre, presque rien d'humain, des saints inaccessibles, inimitables à force d'être projetés dans une sorte de merveilleux chrétien perpétuel. Par là-dessus, un style fade et conventionnel. Ce que veulent avec raison les scolastiques, c'est le vrai, c'est l'humain mêlé au divin, c'est le saint que l'on peut suivre dans ses surnaturelles ascensions parce qu'on l'éprouve homme comme nous. Or, sauf exception, les vies de saints qu'ils ont lues appartiennent à la formule que j'ai dite, déplorable et surannée. Ils ne relèvent pas de cette hagiographie moderne, dont la pleine floraison est de l'entre-deux-guerres et dont les écrivains sont, en très grande majorité, des laïcs. Par ses caractéristiques, elle annule les objections que posent très justement les jeunes scolastiques ; elle exprime la vérité totale de l'histoire et met en relief chez le saint l'humain, c'est-à-dire à la fois l'attitude et le rôle de la nature, sous l'assaut conjugué de la volonté et de la grâce, et une personnalité originale que la sainteté ne détruit pas, qui s'intègre au contraire dans l'œuvre de sainteté. Ainsi le saint authentique leur est restitué ; il leur devient un modèle accessible, un homme de chair et de sang qu'ils puissent suivre et aimer.

Cette petite enquête improvisée souligne l'intérêt et

même l'urgence de la réforme à laquelle le Frère Provincial s'attache d'un vouloir lucide et tenace. Un tel approfondissement de la formation religieuse, un tel élargissement de la culture générale ne peuvent s'accommoder d'une bibliothèque médiocre. Celle de la Mothe-Achard, pour autant que j'ai pu m'en assurer, ne tient qu'un compte fort maigre des richesses que la renaissance intellectuelle catholique tient depuis vingt-cinq ans à sa disposition. Si l'on pense — et comment ne le penserait-on pas ? — que les vies des saints bien faites sont, pour l'esprit et pour l'âme, la plus belle source d'exaltation, la bibliothèque de la Mothe-Achard se doit de leur faire large part. Telles sont bien d'ailleurs les directives actuelles.

Les scolastiques m'ont paru très avides des nourritures de l'esprit. Malgré un certain prurit de vie active immédiate dont leur trépidante jeunesse a peine à se défaire, ils envisagent avec plaisir l'année de cours complémentaire qui les attend. Ils en éprouvent le besoin. Le passage de la discipline du noviciat à la relative liberté du scolasticat détermine, chez la plupart, une crise psychologique que cette année complémentaire contribue à résoudre. Si, quant à la maturité intellectuelle, je n'ai pas trouvé ces jeunes gens très différents, sauf tel ou tel, des novices du Boistissandeau, c'est qu'ils n'ont pu bénéficier encore, je l'ai dit, de l'application de la réforme. Tels quels, ils n'en atteignent pas moins un bon niveau culturel. Au reste, à égalité de bagage intellectuel, un jeune Frère l'emporte sur un jeune laïque, par la plus-value, non seulement surnaturelle, mais humaine que représentent ses études religieuses. Comme une culture générale plus poussée entraîne une ferveur religieuse plus grande, des études religieuses plus approfondies déterminent une formation intellectuelle plus riche. Enfin, il y a, à la Mothe-Achard comme au Boistissandeau, cette pureté de cœur, cette soif de l'apostolat, cette générosité dans le dévouement, cette piété fraîche et robuste qui composent une atmosphère émuante.

Le renforcement de la formation intellectuelle et religieuse qui s'opère aujourd'hui correspond en quelque façon à l'institution du second noviciat. Celui-ci, conçu et voulu par le Frère Eugène-Marie, fut durablement organisé, en 1931, sous le supériorat du Frère Sébastien. Tous les Frères, même ceux des plus lointains postes missionnaires, et qui ont atteint ou dépassé leurs trente ans, doivent passer par ce second noviciat, qui les rassemble pour une période de vie religieuse analogue à celle du premier noviciat, mais adaptée à l'âge et à l'expérience. La durée en était à l'origine de cinq mois ; en 1934, elle fut allongée d'un mois ; on souhaite maintenant la porter à un an. Le siège en est à Boechout-lez-Anvers. Ces retrouvailles avec les ferventes origines de la vie religieuse sont pour l'âme d'un bienfait incalculable, comme l'a abondamment démontré l'expérience du troisième an chez les Jésuites. La grande retraite que les Frères doivent faire, au moins un fois dans leur vie, selon la pleine formule de Saint-Ignace, c'est-à-dire pendant trente jours, deux retraites de huit jours au cours du second noviciat, parachèvent l'armature de l'ascétisme gabrieliste. L'effort actuel du Frère Provincial, loin d'être révolutionnaire, est donc bien dans la pure tradition de l'Institut. L'effort des supérieurs majeurs a constamment tendu à remédier, par des institutions idoines, à la dispersion, à l'émiettement, au dessèchement qui menacent la vie intérieure des Frères, si fortement aspirés, de par leurs fonctions mêmes, par le dehors.

Ces choses, et tant d'autres qui se pressent en moi, je les appelle et rassemble en me promenant dans ce beau domaine où la méditation s'accorde si bien aux larges horizons. Subtilement, les images qui m'entourent se mêlent à mes pensées et les excitent. Seule, la tenace boue vendéenne qui, ici et là, s'agrippe à mes souliers, serait capable de m'en détourner. Je m'enchanté du petit château, si fin, si élégant, si légèrement posé sur la prairie où, là-bas, un étang microscopique est comme une larme du ciel. Je m'attarde dans le bois de hêtres

pour lequel je me sens pris d'une grande amitié. D'un groupe de pins proches, un vol de ramiers décolle en un départ brutal. Voici que passe, d'un pas rapide, au rythme lourd des sabots, une troupe d'élèves de l'école d'agriculture, conduits par le Frère A..., chef des travaux. Oserai-je dire que son équipement d'homme de la forêt lui va mieux que la soutane et que son curieux feutre tyrolien, délavé par les intempéries, coiffe fort bien son maigre profil ponctué par un bouc agressif ?

Je termine ma promenade par une visite à l'atelier de cordonnerie, sis dans les dépendances du château, où est aussi la chapelle. Là, solitaire et aimant sa solitude, mais cordialement accueillant au visiteur, règne le Frère cordonnier. Tassé sur sa chaise basse, il ne fait qu'un avec la galoche ou le sabot, maniés de main prestée. Il est aussi le sonneur attitré de la chapelle. Un étroit escalier, une manière d'échelle, le conduit à la corde, qui semble, balancée par les courants d'air, pressée de sonner l'heure de Dieu. Ainsi sa vie s'écoule-t-elle, toute au Seigneur, entre le bruit mat du marteau sur le cuir rebelle et les tintements de la cloche. Conscience professionnelle et prière ; par là, il s'accorde, en son isolement, au rythme de la communauté.

Donc, du plus humble emploi à la fonction de professeur, tout obéit ici à un ordre profond. La Mothe-Achard, c'est la dernière étape d'intégral recueillement avant l'envol des Frères vers les nombreuses écoles de l'Ouest, où les Gabriélites ont planté leur drapeau aux couleurs de la Vierge. Là, les attend une jeunesse qui, par ses traditions conservées, est une des plus précieuses réserves morales de la France. Ce que j'ai vu ici, comme au Boistissandeau, comme à Saint-Laurent-sur-Sèvre, m'assure que les Frères l'auront bien équipée pour les travaux et combats de demain, qui ne seront point légers.